

grande bataille, livrèrent l'Espagne à la domination musulmane.

Egione est moins connue comme reine que par le rôle important qu'elle joua au milieu des comarques, après la prise de Mérida (Emerita Augusta) par Mouza, en 711. La reine des Gots avait été laissée dans les murs de cette ville par Rodrigue, lorsqu'il se porta au sud du Guadiana pour la défense de son royaume; mais Mérida, comme toute la partie méridionale des Asturies, fut cédée à la force. Le vieux général musulman exécuta des otages, parmi lesquels fut comprise Egione elle-même. Elle fut conduite à Séville.

Mouza ayant été rappelé par le calife de Damas, Walid, laissa en qualité d'émir, en Espagne, son fils Ald-el-Aziz ben-Mouza, jeune homme de mœurs douces, qui exerça le pouvoir avec une grande modération. Il s'éprit vivement de sa captive Egione, et quoiqu'elle fût d'un caractère hantain, il parvint à s'en faire aimer. Elle était d'une rare beauté, disent les témoignages contemporains, et la passion qu'elle inspira au fils du vainqueur fut sans doute un des principaux motifs de sa modération à l'égard des chrétiens: « Je suis surpris, dit à ce propos un critique espagnol très-versé dans l'histoire des Arabes, Faustino Borbon, le suis surpris que l'on ait forgé une Cava à la honte de la nation espagnole, et qu'on ait laissé dans l'oubli Egione, et tout ce que fit cette illustre femme pour relever l'Espagne et adoucir ses malheurs. » Mariana, le grand historien espagnol, a composé, à l'imitation des discours de Tite-Live et de Salluste, des éloges amoureux échangés entre Egione et Ald-el-Aziz, que l'on passe d'authenticité que la lettre de la Cava au comte Julien, que l'on trouve dans le même recueil. Qu'il en soit, le fils de Mouza épousa à Séville la veuve du roi Rodrigue sans exiger de l'abjuration de sa fille religieuse. On trouve Egione, que les Arabes appellent Adjeliat, désignée dans leurs chroniques sous les surnoms d'Omm-al-Issam, la mère des colliers précieux, et aussi sous celui de Zahra-ben-Isa (chrétienne fille d'Isa) (Jésus), ou fleur de la rose fleurissante.

Toutefois, le mariage du jeune emir et sa mansuétude envers les vaincus lui furent funestes. Les vieux musulmans, impatientés de consommer la ruine de l'Espagne, s'irritèrent de voir leur chef, non-seulement alléger pour les chrétiens le joug des conquérants, mais s'endormir à Séville, au lieu de soumettre toute la péninsule à la loi du Prophète. Ils l'accusèrent de s'être converti au christianisme et portèrent leurs plaintes jusqu'au calife de Damas, Soleiman. Celui-ci, qui avait succédé à Walid jaloux de la puissance de Mouza et de ses fils, donna l'ordre de faire exécuter à l'épée le calife de Damas, et de tuer les chrétiens qui se trouvaient dans son royaume. Les chefs de son entourage l'ordre de tuer Ald-el-Aziz. Ceux-ci, après être concertés, assassinèrent l'emir, à la pointe du jour, dans la mosquée où il faisait ses prières (en 97 de l'hégire, 715 de l'ère chrétienne). Sa tête, déposée avec des aromates dans une cassette, fut envoyée en calife, qui eut la cruauté de la montrer à Mouza, en lui demandant s'il la reconnaissait. « Ouï, je la reconnais, s'écria le vieillard; et moi-même la malédiction de Dieu soit sur l'assassin! »

Après la mort de son second mari, Egione entra dans une obscurité profonde, et de cette reine deux fois veuve et jeune encore on ne trouve plus aucune trace dans les chroniques arabes ou espagnoles. Les récits de Mariana et d'autres après lui sont de pures fictions. On ne sait ni comment elle passa les dernières années de sa vie, ni la date de sa mort.

EGILOPE s. f. (é-ji-lo-pe). Pathol. et Bot. Sorte d'ulcère et genre de plantes. Syn. d'EGILOPS.

EGILSHAY, ou des Iles Orcades. V. EGLESBAY.

EGIMIUS, ancêtre mythique de la race dorienne. Il vivait, selon la tradition, dans le IX^e siècle avant notre ère. Aucun nom n'était plus célèbre dans la partie de la Thessalie appelée l'HESTIÉOTIS, dans le bassin du Pénée et dans la vallée de Tempé, antique berceau des Doriens. Les vieillards représentaient des fortifications, ou trouvaient le lieu de leur de valeureux peuple. Pindare avait célébré les loix d'EGIMIUS (Isthmion Agimion). Ce roi, engagé, dit la tradition, dans une guerre contre les Lapithes, fut aidé par son fils Hercule, en lui prêtant pour prix de son alliance le tiers de son royaume. On sait quels furent les exploits d'Hercule. Les Lapithes furent vaincus, et EGIMIUS, délivré de ses ennemis, offrit au héros la récompense promise; mais Hercule ne voulut point entrer en possession du territoire dorien. Il le laissa à EGIMIUS et à ses deux fils, Dymas et Pamphylius, qui émigrèrent plus tard dans la Péloponèse, et qui sont regardés comme les ancêtres de deux branches de la

race dorienne (les Dymanes et les Pamphyliens).

Les auteurs anciens ont fait souvent allusion à un poème qui portait le nom d'EGIMIUS, ce qui indique assez combien le souvenir de ce personnage était resté populaire en Grèce. Ce poème est la suite de la guerre d'EGIMIUS contre les Lapithes, à cet égard quelques fragments de Duntzer, a mis en ordre (Die Fragm. der episch. Poesie der Griechen bis zur Zeit Alexanders). Il en est fait mention dans Apollodore (II, 7, 8) et Diodore (IV, 37). Le même poème, dont le sujet était la guerre d'EGIMIUS contre les Lapithes, a été quelquefois attribué à Hésiode et à Cercops de Millet.

EGINE s. f. (é-ji-ne — nom mythol.). Zool. Genre d'acalèphes médusaires, comprenant deux espèces qui vivent dans l'Océan Pacifique septentrional.

EGINE, fille d'Asopé. Elle fut aimée de Jupiter, qui, pour la venir voir, s'enveloppa d'une flamme et la changea en statue en la sifflant de la dérober à la vengeance de son père, lorsqu'elle fut devenue mère d'Éaque et de Rhadamante.

EGINE (Egina, Egina ou Engia), fle de l'Archipel, entre l'Attique et la Morée, dans l'ancien golfe Saronique, aujourd'hui golfe d'Égée, par 37° 41' 53" de lat. N. et 21° 9' 40" de long. E., à 25 kilom. S.-O. d'Athènes, à 55 kilom. S.-E. de Corinthe. Superficie, 220 kilom. carr.; pop. 100,000 hab. L'île d'Égine a la forme d'un triangle. La partie S.-E. est occupée par des rochers volcaniques. On se dresse le mont Saint-Élie, dont le sommet conique atteint 231 mètres. Il y a de hautes parois de rochers dominent la mer, la rendant inaccessible par le mauvais temps, excepté dans la petite anse de Hagia-Marina. Cette île, si petite et si peu fertile, renferme, si l'on fait croire Aristote, 600,000 hab.

Les commencements de l'histoire d'Égine appartiennent à la Fable. Cette île s'appelait d'abord Gnone, puis Egine, du nom de la nymphe mère d'Éaque, premier roi de l'île et chef de la branche des Éacides. Les Doriens soustrèrent Egine, qui passa peu après sous la domination de Phidon, tyran d'Argos, regardé comme l'inventeur de la monnaie. C'est à Egine, en effet, que furent frappés, vers 895, les plus anciennes médailles grecques que nous connaissons. Cependant les commencements de l'histoire d'Égine, grand développement à sa puissance maritime. Comme toute l'active descendance des Héllènes, les Éginiens furent colonisateurs; ils eurent des établissements en Crète, en Italie, et possédèrent le port de Naucratis, en Égypte. Ils eurent dans leurs vaisseaux sillonnaient les mers, les plus riches marchands de la Grèce, et les arts, qui déjà au IV^e siècle av. J.-C., atteignaient une grande perfection.

En 505, dit le Guide en Orient, les Éginiens, à l'apogée de leur puissance, s'allièrent aux Thébains contre Athènes; ils ravagèrent avec leur flotte les côtes de l'Attique, et les Delphes ordonna aux Athéniens de suspendre les représailles pendant trente ans. L'invasion des Perses réconcilia les deux républiques rivales. Les Éginiens envoyèrent trente vaisseaux à Salamine et se signalèrent par leur bravoure. En 460, ils furent vaincus par les Athéniens dans une bataille navale. Ceux-ci s'emparèrent de leur ville et les forcèrent à détruire leurs fortifications, à livrer leurs vaisseaux de guerre et à payer un tribut. Malgré ces dures conditions, Athènes, ne se trouvant pas assez vengée de la trahison de ses rivaux, expulsa tous les habitants de l'île au commencement de la guerre du Péloponèse et les remplaça par des colons athéniens. Les Éginiens recurent de Lacédémone un asile à Tyrea, et après la bataille d'Égospotamos, Lyson, frère des ramena dans leur patrie. Mais Egine ne recouvra jamais son antique splendeur. En 1823, Capo-d'Istria établit à Egine le siège du gouvernement hellénique, mais cette capitale provisoire à dû encore céder la prépondérance à Athènes, son heureuse rivale.

La petite ville moderne d'Égine, qui occupait l'emplacement de la ville antique, s'étage avec grâce sur une pente douce au bord de la mer. Elle ne renferme rien de remarquable; les quelques édifices qui se sont élevés pendant la présidence de Capo-d'Istria tombent aujourd'hui en ruine. Les antiquités du pays ont été transportées à Athènes. Mais on voit encore de nos jours, dit M. Joanne, les restes des immenses travaux exécutés par les anciens Éginiens pour mettre leurs vaisseaux à l'abri des tempêtes et des attaques des ennemis. Au N. d'un petit promontoire, qui surmonte une colonne mutilée, s'étend une rade protégée par un brise-lames, dont la surface porte l'empreinte d'un mur, prolongement des fortifications de la ville. Au S. du même promontoire, on trouve un port ovalaire abrité par deux môles antiques; un peu plus au S., on rencontre un autre port ovalaire plus grand que le précédent, et qui, selon M. About, n'était autre que le port secret réservé aux vaisseaux de guerre. Aucune donnée certaine ne vient cependant confirmer cette assertion; elle combatte par d'autres antiquités qui plaçant le port militaire ou port secret dans la première de ces deux anses. Près du port, on voit quelques débris du temple de Vénus, qui se trouvait en une colonne en face du Parthénon. Les autres débris de ce temple ont été employés par Capo-d'Istria pour la construction

de la quai moderne. Les murs de la ville que Leake a vus et décrits n'existent plus; il est même difficile d'en découvrir des traces. Les Grecs, qui se montrent si jaloux de conserver leurs monuments, les ont utilisés comme matériaux. A en juger par la quantité de débris épars dans la plaine qui s'étend autour de la ville, il paraît évident qu'Égine s'étendait au delà des anciens murs, vers le N.-O. Dans la même direction et à 1,500 mètres de la ville, se trouve un tumulus semblable à ceux de la plaine de Troie. Il est connu sous le nom de Tombeau de Phocœus. Au pied de ce tumulus, on remarque une enceinte taillée dans le roc qui mesure environ 100 mètres de long sur une de ses faces. On présume que cette enceinte marque l'emplacement de l'Égécœum ou tombeau d'Éaque, que Pausanias cite comme un monument remarquable.

Numism. Egine était renommée dans l'antiquité pour le cuivre qu'elle fournissait. Plin le dit en parlant de l'Attique, et Elien prétend que les Éginiens venaient au travail de la mine. Il est vrai qu'il en existait dans cette île de l'antiquité la plus reculée, et cette monnaie offre un avantage; elle permet de suivre les progrès de la fabrication métallique dans les temps. D'abord, les monnaies éginiennes furent de simples lingots; puis on arriva à les frapper sur un des côtés; le dessin représentait grossièrement une tortue. Peu à peu, le travail devint plus net et plus achevé, et au siècle de la grande guerre grecque, c'est-à-dire à l'époque de Périclès, au moment où les arts commencent à se perfectionner, on fabriquait de admirables monnaies, dont voici le dessin: d'un côté, la tortue était représentée sans aucune inscription; au revers, dans un carré creux, un thon et les premières lettres de son nom. Ces monnaies, qui furent frappées par allusion à l'île d'Égine, ont été trouvées à l'île de Rhé, qui était habitée par des pêcheurs. Quant à la tortue, il est plus difficile d'expliquer sa signification. Quelques-uns ont prétendu que les Éginiens avaient un culte particulier pour cette tortue, parce qu'elle offrait de cet animal, dans les saisons de l'été, de la viande et des légumes; d'autres ont cru que la tortue et le thon étaient des symboles d'Apollon et de Neptune, et ont vu dans la représentation de ces animaux une allusion au culte national. Quelle confiance doit-on avoir en ces dires? Sur quoi sont basés? Nous ne pouvons ni les combattre ni les accepter. Il en est de même de ce qu'avance Strabon: « Phéidon l'Argien (ce Phéidon vivait environ 3,000 ans av. J.-C.) fut le premier de tous qui fit frapper de la monnaie dans l'île d'Égine, et en mémoire de cette invention, il fit graver des obélisques qui lui consacrèrent la ville de Calion, qui fut Junon. » Ce Phéidon a pu faire, le premier, frapper de la monnaie; mais il est certain que les Éginiens se servaient du métal dans les conditions les plus parfaites, et qu'ils avaient une forme et un poids déterminés bien longtemps avant d'être monnayés. Quant à la tradition qui fait des Éginiens les inventeurs de la monnaie, il faut la repousser absolument. Les Indiens, les Perses, les Égyptiens en confectionnèrent l'usage avant que la Grèce fût un peu civilisée. Quant à l'usage des différents valeurs des monnaies éginiennes, voici ce que nous savons à ce sujet. Les Grecs comptaient trois espèces de talents: celui de Corinthe, celui de l'Attique, celui d'Égine. Chacun de ces talents représentait 6,000 drachmes du même pays; il fallait 100 drachmes pour faire une mine, et, par conséquent, 60 mines pour faire un talent. Toutes ces monnaies ont varié suivant les temps.

B.-arts. L'école d'Égine est la plus ancienne des écoles de sculpture grecque. Elle est des traditions qui se rattachent à son nom, apparaît le nom fameux de Dédale, que nous voyons de même figurer à la naissance de l'art, et de Sicyone. Cette appellation générique n'est que le souvenir synthésisé d'une grande école primitive. A ce point de vue, où se plaçant d'ailleurs O. Müller et un grand nombre d'archéologues, il faut donner une attention particulière aux légendes antiques, qui sont unanimement de Dédale un artiste crétois, un exilé des États de Mino, fugiens Minoia regna, et, par conséquent, un homme de race dorienne. La tradition attribue ainsi aux Doriens l'invention de la plastique. L'époque où prit naissance l'école d'Égine avec Smilis, fils d'Euclides, correspond du reste à celle de l'invasion dorienne, et ces deux événements ne paraissent pas sans liaison entre eux. Ce que l'on remarque dans l'école égienne primitive est nécessairement très-vague et très-obscur; les indications fournies par les arts de l'antiquité postérieure remplacent mal la perte complète de tous les monuments primitifs. Pausanias, en parlant d'une statue égyptienne à son d'averir qu'elle n'est ni de style égyptien ni de style égyptien, mais bien de style égyptien. Le Périégète prévient ainsi une confusion qui pouvait donc être facile, possible du moins, même aux yeux exercés d'un ancien. L'analogie des œuvres grecques et des œuvres antiques s'explique assez par les relations ou par le voisinage le plus rapproché. Mais les ressemblances que le style égyptien peut offrir avec le style égyptien ramènent immédiatement l'esprit à l'importante étude de l'influence égyptienne sur l'art grec en général et sur la sculpture en particulier. Ce n'est nullement

le lieu de trancher, ni même d'étudier cette vaste question dans son ensemble. Pour ce qui touche l'art égyptien, nous croyons que la seule description des monuments encore existants suffira à faire repousser toute idée de parenté. Les sculpteurs d'Égine, dont le caractère principal est la roideur et l'archaïsme, caractères qui sont conservés même à l'époque de la splendeur de l'art, semblent avoir plutôt des contrastes que des analogies avec les hiératiques imagiers de l'antiquité égyptienne. Le mouvement, que ceux-ci n'ont jamais exprimé, s'allie, chez les maîtres égyptiens, à l'archaïsme et à la roideur d'une façon bizarre et saisissante, qui constitue la principale originalité de leur école. A Egine, comme dans tout le reste de la Grèce, la sculpture trouva dans la tourterelle, ou à ciseler les matières précieuses, un artifice intelligent et fécond en effets heurtés; toutefois, il n'y a pas de statues égyptiennes d'Égine, mais de statues grecques, et ce n'est pas exclusivement, c'est le bois, et M. Baroulet fait remarquer très-ingénuement qu'une époque postérieure, quand l'usage du marbre fut introduit dans l'école, on y profita de celle du bois et les statues égyptiennes de marbre n'ont succédé, par une facile transition, aux figures d'ébène.

Depuis l'apparition de Smilis, qui nous avons vu enveloppée dans la grande invasion dorienne, jusqu'à la guerre des Perses, on voit indistinctement dans l'histoire de l'école d'Égine, que nous aurons mentionné le bonheur de contempler dans son développement. C'est une loi, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, que la nature nous donne cachée la phase de la gestation. Le nom olympique (488-477 av. J.-C.) fut l'époque d'épanouissement de l'école d'Égine, si l'on peut appliquer cette expression d'épanouissement à un art qui montra les bonbons les plus beaux sans jamais dégrader la fleur. A cette époque, mémorable dans l'histoire de l'art, le génie égyptien, qui avait été en partie effacé par le génie grec, apparaît le nom de Calion, qui fut encore sur un piédestal vide exhibé dernièrement des ruines de l'Acropole d'Athènes. On nomme après lui Glaucias, qui fit des statues d'athlètes vainqueurs. Cette seule indication nous conduit à examiner sous le jour tout nouveau l'école d'Égine. Nous savons que cette île était non moins célèbre par ses athlètes que par ses sculpteurs. Ce qu'avance Strabon: « Phéidon l'Argien (ce Phéidon vivait environ 3,000 ans av. J.-C.) fut le premier de tous qui fit frapper de la monnaie dans l'île d'Égine, et en mémoire de cette invention, il fit graver des obélisques qui lui consacrèrent la ville de Calion, qui fut Junon. » Ce Phéidon a pu faire, le premier, frapper de la monnaie; mais il est certain que les Éginiens se servaient du métal dans les conditions les plus parfaites, et qu'ils avaient une forme et un poids déterminés bien longtemps avant d'être monnayés. Quant à la tradition qui fait des Éginiens les inventeurs de la monnaie, il faut la repousser absolument. Les Indiens, les Perses, les Égyptiens en confectionnèrent l'usage avant que la Grèce fût un peu civilisée. Quant à l'usage des différents valeurs des monnaies éginiennes, voici ce que nous savons à ce sujet. Les Grecs comptaient trois espèces de talents: celui de Corinthe, celui de l'Attique, celui d'Égine. Chacun de ces talents représentait 6,000 drachmes du même pays; il fallait 100 drachmes pour faire une mine, et, par conséquent, 60 mines pour faire un talent. Toutes ces monnaies ont varié suivant les temps.

B.-arts. L'école d'Égine est la plus ancienne des écoles de sculpture grecque. Elle est des traditions qui se rattachent à son nom, apparaît le nom fameux de Dédale, que nous voyons de même figurer à la naissance de l'art, et de Sicyone. Cette appellation générique n'est que le souvenir synthésisé d'une grande école primitive. A ce point de vue, où se plaçant d'ailleurs O. Müller et un grand nombre d'archéologues, il faut donner une attention particulière aux légendes antiques, qui sont unanimement de Dédale un artiste crétois, un exilé des États de Mino, fugiens Minoia regna, et, par conséquent, un homme de race dorienne. La tradition attribue ainsi aux Doriens l'invention de la plastique. L'époque où prit naissance l'école d'Égine avec Smilis, fils d'Euclides, correspond du reste à celle de l'invasion dorienne, et ces deux événements ne paraissent pas sans liaison entre eux. Ce que l'on remarque dans l'école égyptienne primitive est nécessairement très-vague et très-obscur; les indications fournies par les arts de l'antiquité postérieure remplacent mal la perte complète de tous les monuments primitifs. Pausanias, en parlant d'une statue égyptienne à son d'averir qu'elle n'est ni de style égyptien ni de style égyptien, mais bien de style égyptien. Le Périégète prévient ainsi une confusion qui pouvait donc être facile, possible du moins, même aux yeux exercés d'un ancien. L'analogie des œuvres grecques et des œuvres antiques s'explique assez par les relations ou par le voisinage le plus rapproché. Mais les ressemblances que le style égyptien peut offrir avec le style égyptien ramènent immédiatement l'esprit à l'importante étude de l'influence égyptienne sur l'art grec en général et sur la sculpture en particulier. Ce n'est nullement

le lieu de trancher, ni même d'étudier cette vaste question dans son ensemble. Pour ce qui touche l'art égyptien, nous croyons que la seule description des monuments encore existants suffira à faire repousser toute idée de parenté. Les sculpteurs d'Égine, dont le caractère principal est la roideur et l'archaïsme, caractères qui sont conservés même à l'époque de la splendeur de l'art, semblent avoir plutôt des contrastes que des analogies avec les hiératiques imagiers de l'antiquité égyptienne. Le mouvement, que ceux-ci n'ont jamais exprimé, s'allie, chez les maîtres égyptiens, à l'archaïsme et à la roideur d'une façon bizarre et saisissante, qui constitue la principale originalité de leur école. A Egine, comme dans tout le reste de la Grèce, la sculpture trouva dans la tourterelle, ou à ciseler les matières précieuses, un artifice intelligent et fécond en effets heurtés; toutefois, il n'y a pas de statues égyptiennes d'Égine, mais de statues grecques, et ce n'est pas exclusivement, c'est le bois, et M. Baroulet fait remarquer très-ingénuement qu'une époque postérieure, quand l'usage du marbre fut introduit dans l'école, on y profita de celle du bois et les statues égyptiennes de marbre n'ont succédé, par une facile transition, aux figures d'ébène.

Depuis l'apparition de Smilis, qui nous avons vu enveloppée dans la grande invasion dorienne, jusqu'à la guerre des Perses, on voit indistinctement dans l'histoire de l'école d'Égine, que nous aurons mentionné le bonheur de contempler dans son développement. C'est une loi, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, que la nature nous donne cachée la phase de la gestation. Le nom olympique (488-477 av. J.-C.) fut l'époque d'épanouissement de l'école d'Égine, si l'on peut appliquer cette expression d'épanouissement à un art qui montra les bonbons les plus beaux sans jamais dégrader la fleur. A cette époque, mémorable dans l'histoire de l'art, le génie égyptien, qui avait été en partie effacé par le génie grec, apparaît le nom de Calion, qui fut encore sur un piédestal vide exhibé dernièrement des ruines de l'Acropole d'Athènes. On nomme après lui Glaucias, qui fit des statues d'athlètes vainqueurs. Cette seule indication nous conduit à examiner sous le jour tout nouveau l'école d'Égine. Nous savons que cette île était non moins célèbre par ses athlètes que par ses sculpteurs. Ce qu'avance Strabon: « Phéidon l'Argien (ce Phéidon vivait environ 3,000 ans av. J.-C.) fut le premier de tous qui fit frapper de la monnaie dans l'île d'Égine, et en mémoire de cette invention, il fit graver des obélisques qui lui consacrèrent la ville de Calion, qui fut Junon. » Ce Phéidon a pu faire, le premier, frapper de la monnaie; mais il est certain que les Éginiens se servaient du métal dans les conditions les plus parfaites, et qu'ils avaient une forme et un poids déterminés bien longtemps avant d'être monnayés. Quant à la tradition qui fait des Éginiens les inventeurs de la monnaie, il faut la repousser absolument. Les Indiens, les Perses, les Égyptiens en confectionnèrent l'usage avant que la Grèce fût un peu civilisée. Quant à l'usage des différents valeurs des monnaies éginiennes, voici ce que nous savons à ce sujet. Les Grecs comptaient trois espèces de talents: celui de Corinthe, celui de l'Attique, celui d'Égine. Chacun de ces talents représentait 6,000 drachmes du même pays; il fallait 100 drachmes pour faire une mine, et, par conséquent, 60 mines pour faire un talent. Toutes ces monnaies ont varié suivant les temps.

B.-arts. L'école d'Égine est la plus ancienne des écoles de sculpture grecque. Elle est des traditions qui se rattachent à son nom, apparaît le nom fameux de Dédale, que nous voyons de même figurer à la naissance de l'art, et de Sicyone. Cette appellation générique n'est que le souvenir synthésisé d'une grande école primitive. A ce point de vue, où se plaçant d'ailleurs O. Müller et un grand nombre d'archéologues, il faut donner une attention particulière aux légendes antiques, qui sont unanimement de Dédale un artiste crétois, un exilé des États de Mino, fugiens Minoia regna, et, par conséquent, un homme de race dorienne. La tradition attribue ainsi aux Doriens l'invention de la plastique. L'époque où prit naissance l'école d'Égine avec Smilis, fils d'Euclides, correspond du reste à celle de l'invasion dorienne, et ces deux événements ne paraissent pas sans liaison entre eux. Ce que l'on remarque dans l'école égyptienne primitive est nécessairement très-vague et très-obscur; les indications fournies par les arts de l'antiquité postérieure remplacent mal la perte complète de tous les monuments primitifs. Pausanias, en parlant d'une statue égyptienne à son d'averir qu'elle n'est ni de style égyptien ni de style égyptien, mais bien de style égyptien. Le Périégète prévient ainsi une confusion qui pouvait donc être facile, possible du moins, même aux yeux exercés d'un ancien. L'analogie des œuvres grecques et des œuvres antiques s'explique assez par les relations ou par le voisinage le plus rapproché. Mais les ressemblances que le style égyptien peut offrir avec le style égyptien ramènent immédiatement l'esprit à l'importante étude de l'influence égyptienne sur l'art grec en général et sur la sculpture en particulier. Ce n'est nullement

le lieu de trancher, ni même d'étudier cette vaste question dans son ensemble. Pour ce qui touche l'art égyptien, nous croyons que la seule description des monuments encore existants suffira à faire repousser toute idée de parenté. Les sculpteurs d'Égine, dont le caractère principal est la roideur et l'archaïsme, caractères qui sont conservés même à l'époque de la splendeur de l'art, semblent avoir plutôt des contrastes que des analogies avec les hiératiques imagiers de l'antiquité égyptienne. Le mouvement, que ceux-ci n'ont jamais exprimé, s'allie, chez les maîtres égyptiens, à l'archaïsme et à la roideur d'une façon bizarre et saisissante, qui constitue la principale originalité de leur école. A Egine, comme dans tout le reste de la Grèce, la sculpture trouva dans la tourterelle, ou à ciseler les matières précieuses, un artifice intelligent et fécond en effets heurtés; toutefois, il n'y a pas de statues égyptiennes d'Égine, mais de statues grecques, et ce n'est pas exclusivement, c'est le bois, et M. Baroulet fait remarquer très-ingénuement qu'une époque postérieure, quand l'usage du marbre fut introduit dans l'école, on y profita de celle du bois et les statues égyptiennes de marbre n'ont succédé, par une facile transition, aux figures d'ébène.

Depuis l'apparition de Smilis, qui nous avons vu enveloppée dans la grande invasion dorienne, jusqu'à la guerre des Perses, on voit indistinctement dans l'histoire de l'école d'Égine, que nous aurons mentionné le bonheur de contempler dans son développement. C'est une loi, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, que la nature nous donne cachée la phase de la gestation. Le nom olympique (488-477 av. J.-C.) fut l'époque d'épanouissement de l'école d'Égine, si l'on peut appliquer cette expression d'épanouissement à un art qui montra les bonbons les plus beaux sans jamais dégrader la fleur. A cette époque, mémorable dans l'histoire de l'art, le génie égyptien, qui avait été en partie effacé par le génie grec, apparaît le nom de Calion, qui fut encore sur un piédestal vide exhibé dernièrement des ruines de l'Acropole d'Athènes. On nomme après lui Glaucias, qui fit des statues d'athlètes vainqueurs. Cette seule indication nous conduit à examiner sous le jour tout nouveau l'école d'Égine. Nous savons que cette île était non moins célèbre par ses athlètes que par ses sculpteurs. Ce qu'avance Strabon: « Phéidon l'Argien (ce Phéidon vivait environ 3,000 ans av. J.-C.) fut le premier de tous qui fit frapper de la monnaie dans l'île d'Égine, et en mémoire de cette invention, il fit graver des obélisques qui lui consacrèrent la ville de Calion, qui fut Junon. » Ce Phéidon a pu faire, le premier, frapper de la monnaie; mais il est certain que les Éginiens se servaient du métal dans les conditions les plus parfaites, et qu'ils avaient une forme et un poids déterminés bien longtemps avant d'être monnayés. Quant à la tradition qui fait des Éginiens les inventeurs de la monnaie, il faut la repousser absolument. Les Indiens, les Perses, les Égyptiens en confectionnèrent l'usage avant que la Grèce fût un peu civilisée. Quant à l'usage des différents valeurs des monnaies éginiennes, voici ce que nous savons à ce sujet. Les Grecs comptaient trois espèces de talents: celui de Corinthe, celui de l'Attique, celui d'Égine. Chacun de ces talents représentait 6,000 drachmes du même pays; il fallait 100 drachmes pour faire une mine, et, par conséquent, 60 mines pour faire un talent. Toutes ces monnaies ont varié suivant les temps.

le lieu de trancher, ni même d'étudier cette vaste question dans son ensemble. Pour ce qui touche l'art égyptien, nous croyons que la seule description des monuments encore existants suffira à faire repousser toute idée de parenté. Les sculpteurs d'Égine, dont le caractère principal est la roideur et l'archaïsme, caractères qui sont conservés même à l'époque de la splendeur de l'art, semblent avoir plutôt des contrastes que des analogies avec les hiératiques imagiers de l'antiquité égyptienne. Le mouvement, que ceux-ci n'ont jamais exprimé, s'allie, chez les maîtres égyptiens, à l'archaïsme et à la roideur d'une façon bizarre et saisissante, qui constitue la principale originalité de leur école. A Egine, comme dans tout le reste de la Grèce, la sculpture trouva dans la tourterelle, ou à ciseler les matières précieuses, un artifice intelligent et fécond en effets heurtés; toutefois, il n'y a pas de statues égyptiennes d'Égine, mais de statues grecques, et ce n'est pas exclusivement, c'est le bois, et M. Baroulet fait remarquer très-ingénuement qu'une époque postérieure, quand l'usage du marbre fut introduit dans l'école, on y profita de celle du bois et les statues égyptiennes de marbre n'ont succédé, par une facile transition, aux figures d'ébène.

Depuis l'apparition de Smilis, qui nous avons vu enveloppée dans la grande invasion dorienne, jusqu'à la guerre des Perses, on voit indistinctement dans l'histoire de l'école d'Égine, que nous aurons mentionné le bonheur de contempler dans son développement. C'est une loi, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, que la nature nous donne cachée la phase de la gestation. Le nom olympique (488-477 av. J.-C.) fut l'époque d'épanouissement de l'école d'Égine, si l'on peut appliquer cette expression d'épanouissement à un art qui montra les bonbons les plus beaux sans jamais dégrader la fleur. A cette époque, mémorable dans l'histoire de l'art, le génie égyptien, qui avait été en partie effacé par le génie grec, apparaît le nom de Calion, qui fut encore sur un piédestal vide exhibé dernièrement des ruines de l'Acropole d'Athènes. On nomme après lui Glaucias, qui fit des statues d'athlètes vainqueurs. Cette seule indication nous conduit à examiner sous le jour tout nouveau l'école d'Égine. Nous savons que cette île était non moins célèbre par ses athlètes que par ses sculpteurs. Ce qu'avance Strabon: « Phéidon l'Argien (ce Phéidon vivait environ 3,000 ans av. J.-C.) fut le premier de tous qui fit frapper de la monnaie dans l'île d'Égine, et en mémoire de cette invention, il fit graver des obélisques qui lui consacrèrent la ville de Calion, qui fut Junon. » Ce Phéidon a pu faire, le premier, frapper de la monnaie; mais il est certain que les Éginiens se servaient du métal dans les conditions les plus parfaites, et qu'ils avaient une forme et un poids déterminés bien longtemps avant d'être monnayés. Quant à la tradition qui fait des Éginiens les inventeurs de la monnaie, il faut la repousser absolument. Les Indiens, les Perses, les Égyptiens en confectionnèrent l'usage avant que la Grèce fût un peu civilisée. Quant à l'usage des différents valeurs des monnaies éginiennes, voici ce que nous savons à ce sujet. Les Grecs comptaient trois espèces de talents: celui de Corinthe, celui de l'Attique, celui d'Égine. Chacun de ces talents représentait 6,000 drachmes du même pays; il fallait 100 drachmes pour faire une mine, et, par conséquent, 60 mines pour faire un talent. Toutes ces monnaies ont varié suivant les temps.

B.-arts. L'école d'Égine est la plus ancienne des écoles de sculpture grecque. Elle est des traditions qui se rattachent à son nom, apparaît le nom fameux de Dédale, que nous voyons de même figurer à la naissance de l'art, et de Sicyone. Cette appellation générique n'est que le souvenir synthésisé d'une grande école primitive. A ce point de vue, où se plaçant d'ailleurs O. Müller et un grand nombre d'archéologues, il faut donner une attention particulière aux légendes antiques, qui sont unanimement de Dédale un artiste crétois, un exilé des États de Mino, fugiens Minoia regna, et, par conséquent, un homme de race dorienne. La tradition attribue ainsi aux Doriens l'invention de la plastique. L'époque où prit naissance l'école d'Égine avec Smilis, fils d'Euclides, correspond du reste à celle de l'invasion dorienne, et ces deux événements ne paraissent pas sans liaison entre eux. Ce que l'on remarque dans l'école égyptienne primitive est nécessairement très-vague et très-obscur; les indications fournies par les arts de l'antiquité postérieure remplacent mal la perte complète de tous les monuments primitifs. Pausanias, en parlant d'une statue égyptienne à son d'averir qu'elle n'est ni de style égyptien ni de style égyptien, mais bien de style égyptien. Le Périégète prévient ainsi une confusion qui pouvait donc être facile, possible du moins, même aux yeux exercés d'un ancien. L'analogie des œuvres grecques et des œuvres antiques s'explique assez par les relations ou par le voisinage le plus rapproché. Mais les ressemblances que le style égyptien peut offrir avec le style égyptien ramènent immédiatement l'esprit à l'importante étude de l'influence égyptienne sur l'art grec en général et sur la sculpture en particulier. Ce n'est nullement

le lieu de trancher, ni même d'étudier cette vaste question dans son ensemble. Pour ce qui touche l'art égyptien, nous croyons que la seule description des monuments encore existants suffira à faire repousser toute idée de parenté. Les sculpteurs d'Égine, dont le caractère principal est la roideur et l'archaïsme, caractères qui sont conservés même à l'époque de la splendeur de l'art, semblent avoir plutôt des contrastes que des analogies avec les hiératiques imagiers de l'antiquité égyptienne. Le mouvement, que ceux-ci n'ont jamais exprimé, s'allie, chez les maîtres égyptiens, à l'archaïsme et à la roideur d'une façon bizarre et saisissante, qui constitue la principale originalité de leur école. A Egine, comme dans tout le reste de la Grèce, la sculpture trouva dans la tourterelle, ou à ciseler les matières précieuses, un artifice intelligent et fécond en effets heurtés; toutefois, il n'y a pas de statues égyptiennes d'Égine, mais de statues grecques, et ce n'est pas exclusivement, c'est le bois, et M. Baroulet fait remarquer très-ingénuement qu'une époque postérieure, quand l'usage du marbre fut introduit dans l'école, on y profita de celle du bois et les statues égyptiennes de marbre n'ont succédé, par une facile transition, aux figures d'ébène.

Depuis l'apparition de Smilis, qui nous avons vu enveloppée dans la grande invasion dorienne, jusqu'à la guerre des Perses, on voit indistinctement dans l'histoire de l'école d'Égine, que nous aurons mentionné le bonheur de contempler dans son développement. C'est une loi, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, que la nature nous donne cachée la phase de la gestation. Le nom olympique (488-477 av. J.-C.) fut l'époque d'épanouissement de l'école d'Égine, si l'on peut appliquer cette expression d'épanouissement à un art qui montra les bonbons les plus beaux sans jamais dégrader la fleur. A cette époque, mémorable dans l'histoire de l'art, le génie égyptien, qui avait été en partie effacé par le génie grec, apparaît le nom de Calion, qui fut encore sur un piédestal vide exhibé dernièrement des ruines de l'Acropole d'Athènes. On nomme après lui Glaucias, qui fit des statues d'athlètes vainqueurs. Cette seule indication nous conduit à examiner sous le jour tout nouveau l'école d'Égine. Nous savons que cette île était non moins célèbre par ses athlètes que par ses sculpteurs. Ce qu'avance Strabon: « Phéidon l'Argien (ce Phéidon vivait environ 3,000 ans av. J.-C.) fut le premier de tous qui fit frapper de la monnaie dans l'île d'Égine, et en mémoire de cette invention, il fit graver des obélisques qui lui consacrèrent la ville de Calion, qui fut Junon. » Ce Phéidon a pu faire, le premier, frapper de la monnaie; mais il est certain que les Éginiens se servaient du métal dans les conditions les plus parfaites, et qu'ils avaient une forme et un poids déterminés bien longtemps avant d'être monnayés. Quant à la tradition qui fait des Éginiens les inventeurs de la monnaie, il faut la repousser absolument. Les Indiens, les Perses, les Égyptiens en confectionnèrent l'usage avant que la Grèce fût un peu civilisée. Quant à l'usage des différents valeurs des monnaies éginiennes, voici ce que nous savons à ce sujet. Les Grecs comptaient trois espèces de talents: celui de Corinthe, celui de l'Attique, celui d'Égine. Chacun de ces talents représentait 6,000 drachmes du même pays; il fallait 100 drachmes pour faire une mine, et, par conséquent, 60 mines pour faire un talent. Toutes ces monnaies ont varié suivant les temps.

B.-arts. L'école d'Égine est la plus ancienne des écoles de sculpture grecque. Elle est des traditions qui se rattachent à son nom, apparaît le nom fameux de Dédale, que nous voyons de même figurer à la naissance de l'art, et de Sicyone. Cette appellation générique n'est que le souvenir synthésisé d'une grande école primitive. A ce point de vue, où se plaçant d'ailleurs O. Müller et un grand nombre d'archéologues, il faut donner une attention particulière aux légendes antiques, qui sont unanimement de Dédale un artiste crétois, un exilé des États de Mino, fugiens Minoia regna, et, par conséquent, un homme de race dorienne. La tradition attribue ainsi aux Doriens l'invention de la plastique. L'époque où prit naissance l'école d'Égine avec Smilis, fils d'Euclides, correspond du reste à celle de l'invasion dorienne, et ces deux événements ne paraissent pas sans liaison entre eux. Ce que l'on remarque dans l'école égyptienne primitive est nécessairement très-vague et très-obscur; les indications fournies par les arts de l'antiquité postérieure remplacent mal la perte complète de tous les monuments primitifs. Pausanias, en parlant d'une statue égyptienne à son d'averir qu'elle n'est ni de style égyptien ni de style égyptien, mais bien de style égyptien. Le Périégète prévient ainsi une confusion qui pouvait donc être facile, possible du moins, même aux yeux exercés d'un ancien. L'analogie des œuvres grecques et des œuvres antiques s'explique assez par les relations ou par le voisinage le plus rapproché. Mais les ressemblances que le style égyptien peut offrir avec le style égyptien ramènent immédiatement l'esprit à l'importante étude de l'influence égyptienne sur l'art grec en général et sur la sculpture en particulier. Ce n'est nullement

le lieu de trancher, ni même d'étudier cette vaste question dans son ensemble. Pour ce qui touche l'art égyptien, nous croyons que la seule description des monuments encore existants suffira à faire repousser toute idée de parenté. Les sculpteurs d'Égine, dont le caractère principal est la roideur et l'archaïsme, caractères qui sont conservés même à l'époque de la spl

